

1834/63  
5031

ORIENTALIA CHRISTIANA PERIODICA

J.-P. REY-COQUAIS

Une inscription perdue d'Héliopolis-Baalbek:  
épigraphie et patristique

*Extracta ex vol. XXXI Fasc. I — 1965*



PONT. INSTITUTUM ORIENTALIVM STVDIVM

PIAZZA SANTA MARIA MAGGIORE, 7

ROMA

1965



Bibliothèque Maison de l'Orient



153999

## COMMENTARII BREVIORES

### Une inscription perdue d'Héliopolis-Baalbek: épigraphie et patristique

Poursuivant, sous la direction du R. P. Cl. Mondésert, la publication des *Inscriptions Grecques et Latines de la Syrie*, entreprise par les regrettés Pères Louis Jalabert et René Mouterde, j'ai rencontré parmi les inscriptions de Baalbek un texte fort mutilé, dont il paraît toutefois possible d'entrevoir le sens général.

Le texte est connu par la seule copie de l'officier anglais Conder, qui participait à la vaste enquête archéologique du *Palestine Exploration Fund*. L'inscription se trouvait à l'intérieur du sanctuaire de Jupiter héliopolitain, dans une petite chambre aux trois-quarts comblée, derrière l'abside nord de la « basilique de Théodose »<sup>(1)</sup>. C'étaient près de la voûte, et près du sol à l'époque de Conder, cinq lignes misérables de hautes lettres minces, sommairement peintes en rouge sur un enduit blanc très dégradé; le texte était complet à gauche, vers

(1) L'appellation « basilique de Théodose » s'autorise de la notice de Jean MALALAS, *Chronographia*, XIII (ed. Bonn, p. 344), et du *Chronicon Paschale* (ed. Bonn, I, p. 561), mais ne correspond pas aux données architecturales relevées: la basilique installée dans la cour carrée était une basilique à piliers, et l'on sait que les édifices de ce plan ne sont pas antérieurs au V<sup>e</sup> siècle. Voir Baalbek, *Ergebnisse der Ausgrabungen und Untersuchungen*, 1899-1905, vol. II, 1923, p. 129-143; H. THIERSCH, *Nachr. d. Wiss. zu Göttingen*, 1925, *Zu den Tempeln und zur Basilika von Baalbek*; H. C. BUTLER, *Early Churches in Syria* (Princeton, 1929); G. TCHALENKO, *Villages antiques de la Syrie du Nord*, III, 1958, p. 179 (sur la date) et H. SEYRIG, *Bull. du musée de Beyrouth*, 16, 1961, p. 120, note 3, et p. 121. — On sait que cette basilique présentait deux états successifs: dans son premier état, les absides se trouvaient à l'Ouest, où elles entaillaient les degrés du temple de Jupiter; dans un second état, la basilique fut « orientée », et son abside principale se trouvait vers le portail d'entrée de la cour carrée.

l'angle sud-ouest de la pièce, et sur la droite restaient quelques traces de lettres effacées.

La forme des lettres date avec certitude l'inscription de l'époque byzantine. Conder a noté que l'*oméga*, angulaire, semblable à notre *W*, présente exactement la même forme que dans une autre inscription, également peinte en lettres rouges sur enduit blanc, visible encore aujourd'hui, avec beaucoup de peine, sur une paroi du « temple rond » de Baalbek; dans ce temple, transformé en église dédiée à sainte Barbe, les chrétiens avaient peint l'acclamation fréquente *XPICTOC TOY-TΩ + NIKA* (1).

Voici le texte, tel que Conder le publia, en capitales, dans le *Palestine Exploration Fund, Quarterly Statement*, 1881, p. 159 (2):

ΠΡΟΧ  
 N . . . . . P . . . . . A  
 ΤΟΝΡΥ . . . . . ΕΝΔΥΑ . . .  
 4 ΡΟCΛΑΜΒΑΝΩΝΦΩCΚΑΙΑΝ  
 Υ - - - ΟΥΠΡΟΦΑΙΘΥ. Ο.

Très raisonnablement, Conder n'essaya pas de donner une lecture suivie d'un texte aussi fragmentaire. A la ligne 4, il reconnut les deux mots [π]ροσλαμβάνων φῶς.

S'emparant de ces deux termes très suggestifs pour l'imagination, Hayman (3) a proposé des restitutions trop aberrantes pour qu'il vaille la peine d'en reproduire le libellé grec; il aboutissait au sens (?) suivant: « Vers le Soleil, 50 (pas?). Il trouverait sa route, celui qui doute sur son chemin, en prenant une lumière avec lui et en montant sous le Prophéthayron ». Le dernier mot, pur barbarisme inventé à plaisir, termine en beauté une formule qui ravirait d'aise les chercheurs de trésors!

Il semble qu'il faille chercher la solution dans une autre direction. Peut-être sera-t-il intéressant d'expliquer comment nous avons été

(1) A droite et à gauche d'un cercle qui contient la croix, les mots *ΤΟΥΤΩ ΝΙΚΑ* ont été lus par Conder, qui les a publiés en même temps que l'inscription dont nous nous occupons; le mot *ΧΡΙCΤΟC*, au-dessus de la croix, a été lu seulement par R. Mouterde, et cette partie de l'inscription est inédite.

(2) Edition reprise dans *Survey of the Western Palestine, Special Papers*, 1881, p. 136.

(3) HAYMAN, *Proceedings of the Cambridge philol. Soc. Eastern Term*, 1883, p. 17-18.

engagé sur une autre voie. Nous avons été frappé de la façon dont M. Louis Robert, dans une de ses leçons du Collège de France, avait repris une épigramme grecque de Rome mal interprétée. Là où le premier éditeur (1) recontrait avec étonnement un épithalame « d'un genre plutôt insolite », M. Louis Robert reconnaissait des termes caractéristiques de la langue biblique et chrétienne; et l'interprétation obvie jaillissait du rapprochement avec des textes patristiques: les citations montraient à l'évidence que l'épithalame était une « vénérable inscription chrétienne », qui célébrait le baptême, puis l'eucharistie, et concluait par une doxologie et la mention de la demeure de la charité et de la vérité. L'inscription devait être gravée dans une église ou dans un baptistère (2).

Les deux mots reconnus par Conder évoquent l'idée de l'illumination chrétienne, que l'on recevait au baptême: le baptistère, dans les textes anciens, est souvent appelé *φωτιστήριον*. *Φωτίζειν* est l'équivalent de *βαπτίζειν*; les titres des *Catéchèses baptismales* de saint Jean Chrysostome (3) appellent ceux qui vont être baptisés *οἱ μέλλοντες φωτίσθαι*; la *Vie de sainte Mélanie* offre un exemple clair de cette équivalence: l'oncle de la sainte *σὸν Θεῷ ἐφωτίσθη* et la sainte se réjouit *ὅτι ἐβαπτίσθη ὁ θεῖος ἀδελφῆς* (4). La *Vie* de la martyre d'Héliopolis, sainte Eudocie, conservée dans le *Synaxaire* de Grottaferata, considère également ces deux mots comme interchangeables: *βαπτισθεῖσα* est ensuite rendu par *μετὰ τὸ φωτισθῆναι αὐτήν* (5). Il n'est pas exclu que l'inscription vise aussi un geste concret accompli lors des cérémonies baptismales: la réception du cierge allumé qui, dans les rites du baptême, est depuis l'antiquité le symbole matériel de cette illumination spirituelle. L'épigramme de Rome emploie justement le verbe *δαδουχοῦσιν* dans les vers consacrés au baptême, et des porteurs de torche figurent sur les peintures du baptistère de Doura-Europos (6).

(1) I. MORETTI, *Bull. Comm.*, 75, 1953-1955 (paru en 1956), p. 74-89, *Iscrizioni greche inedite di Roma*, n° 5.

(2) Cf. J. et L. ROBERT, *REG*, 1958, *Bull. épigr.*, n° 554.

(3) *Huit catéchèses baptismales inédites* de S. Jean CHRYSOSTOME (éd. A. WENGER, *Sources Chrétiennes*, n° 50, 1958), citées par J. et L. ROBERT, *loc. laud.*

(4) *Vie de sainte Mélanie*, 55 (éd. GORCE, *Sources Chrétiennes*, n° 90, 1962, p. 236).

(5) *Acta Sanctorum, Mart.* I, p. 873, § 22.

(6) Sur le « baptistère » de Doura-Europos, voir références *apud* F. W. DEICHMANN, *Reallexikon für Antike und Christentum*, Bd. I, 1950,

On peut aller plus loin dans ces rapprochements, et reconnaître deux autres termes habituels du vocabulaire baptismal. A la ligne 3, on peut conjecturer qu'il est d'abord question de la « souillure » du péché, τὸν ῥό[πον] (1), « qui couvre la surface de l'âme », selon l'expression de Diadoque de Photicée (2), τὸν ἐπιπολάζοντα ῥόπον ἐν τῇ ψυχῇ, et dont il faut se laver: ἐτοίμως ἔχω καὶ εὔχομαι, dit l'oncle de Mélanie (3), ἀπολούσασθαι τὸν ῥόπον τῶν πολλῶν μοι παραπτωμάτων. Le mot est utilisé dans un contexte baptismal; dans une page des *Entretiens Spirituels* où il est expressément question du saint baptême, τοῦ ἁγίου βαπτίσματος, Diadoque écrit: « le bain de sainteté nous enlève la souillure du péché », τὸ γὰρ λουτρὸν τῆς ἁγιότητος τὸν μὲν ἐκ τῆς ἁμαρτίας περιαιρεῖ ἐξ ἡμῶν ῥόπον (4). Chrysostome, dans ses *Catéchèses baptismales*, n'emploie qu'une fois le mot ῥόπος, précisément lorsqu'il décrit le rite essentiel du baptême (5), mais deux fois le composé καταρροποῦσθαι: « nous nous dépouillons du vieux vêtement sali par la masse de nos péchés » (6).

L'image du vêtement amène à une seconde restitution pour la ligne 3: la dernière lettre de cette ligne, copiée *alpha* par Conder, pourrait bien être la moitié gauche d'un *mu*, et on lirait le mot ἐνδυ[μα. . .]. S'agirait-il du vieux vêtement qu'il faut dépouiller, ou du vêtement nouveau, « spirituel », « royal » ou « nuptial » que revêtent les nouveaux baptisés. Ces termes reviennent fréquemment dans la bouche de Chrysostome (7). Il ne s'agit pas seulement d'une métaphore, constante

---

s.v. *Baptisterium*, col. 1165; cette chapelle paléochrétienne n'est peut-être pas un baptistère.

(1) Il ne semble pas que l'on puisse restituer une forme participiale du verbe ῥόμαι, souvent employé pour signifier le salut, la sauvegarde, la protection qu'apportent aux hommes Dieu ou son Christ: « sauver de la mort », « sauver du mal », « sauver de la colère à venir » (Cf. KASCH, *Theol. Wörterbuch zum neuen Testament*, Bd. VI, p. 1003-1004, s.v. ῥόμαι); ainsi que le montre la suite de notre article, cette idée semble ici hors de contexte.

(2) DIADOQUE de Photicée, *Entretiens Spirituels*, LIX (éd. ÉD. DES PLACES, *Sources Chrétiennes*, n° 5 bis, 1955, p. 119).

(3) *Vie de sainte Mélanie*, 53, p. 119.

(4) DIADOQUE, *loc. laud.*, LXXVIII, p. 136.

(5) CHRYSOSTOME, *loc. laud.*, *Cat.* V, 26, 8, p. 213. Chrysostome emploie plus souvent le couple paulinien (*Eph.*, 5,27) σπλον ἢ ῥνίδα.

(6) CHRYSOSTOME, *loc. laud.*, *Cat.* II, 11, 5, p. 139; cf. *Cat.* V, 25, 8, p. 213.

(7) CHRYSOSTOME, *loc. laud.*, voir l'index.

dans les écrits de saint Paul: « Vous tous qui avez été baptisés dans le Christ, vous avez revêtu le Christ » (1). L'expression concerne également des gestes concrets accomplis au cours des cérémonies baptismales: les néophytes étaient d'abord complètement dépouillés de leurs vêtements, et c'est réellement que chaque nouveau baptisé pouvait célébrer le Seigneur par le passage d'Isaïe que cite Chrysostome: « Il m'a revêtu des vêtements de salut, il m'a drapé dans le manteau de la justice » (2).

L'état fragmentaire de l'inscription de Baalbek ne permet pas de pousser plus loin les restitutions. Sans procéder à une investigation systématique dans la littérature patristique — un dépouillement complet serait hors de proportion avec cette misérable inscription —, on a vu combien ces mots de « lumière », de « souillure » et de « vêtement » (3) s'intègrent naturellement dans une même interprétation baptismale.

Ajoutons que l'emplacement où le texte a été trouvé ne s'oppose pas à cette interprétation, et la favorise plutôt: la petite chambre était située vers la basilique, et l'on peut penser que l'inscription appartenait au baptistère ou à ses annexes. Il pourrait se faire cependant que les allusions au baptême visent un épisode important de la vie de quelque saint particulièrement vénéré à Héliopolis (4): on imaginerait volontiers cette inscription placée dans la chapelle où reposait le corps du saint, peut-être comme légende près d'une fresque qui illustrait la vie exemplaire de ce saint (5). Mais revenons au texte de notre

(1) *Gal.* 3,27, cité par CHRYSOSTOME, *loc. laud.*, *Cat.* II, 11, 4 suiv., p. 139.

(2) *Isaïe*, 61, 10.

(3) On trouvera références néotestamentaires et parallèles dans W. BAUER, *Wörterbuch zum Neuen Testament*, 5<sup>e</sup> éd., Berlin 1958, s.v. *ἔνδυμα, ὄψος, φῶς*.

(4) Parmi les saints les plus célèbres d'Héliopolis, citons s. Cyrille, diacre, martyrisé sous Julien (THÉODORE, *hist. eccl.*, III, 3 (*PG*, 82, col. 1092-1093) = CASSIODORE, *hist. Tripl.*, VI, 15, 4-5; *Chron. Pasc.* (éd. Bonn, I, p. 546-547); sainte Eudocie, courtisane convertie (*Act. Sanct.*, *Mart.* I, p. 870 suiv.); s. Gelasius, comédien converti, martyrisé sous Dioclétien (*Chron. Pasc.*, éd. Bonn, I, p. 513) et enterré à Mariammé, *κώμη* des environs de Baalbek, et non à Mariamin, au Nord-ouest de Homs, *πόλις*, siège d'un évêché; s. Julien, ancien esclave, moine, ami de s. Ephrem (fragment syriaque de s. Ephrem, traduit par G. VOSSIUS, *Act. Sanct.*, *Jun.* II, p. 174).

(5) Sur les peintures hagiographiques aux premiers siècles de Byzance, voir les *testimonia* allégués en faveur des images à la suite des *Discours pour la défense des Images* de s. Jean DAMASCÈNE, particulièrement les extraits

inscription: il est un mot dont on peut tirer une indication précieuse. Le participe présent [π]ροσλαμβάνων invite à considérer qu'il ne s'agit pas d'un événement singulier passé, mais plutôt d'un fait général qui se répète; l'inscription ne concerne donc pas le baptême d'un saint personnage, mais les cérémonies baptismales qui se déroulaient habituellement en ce lieu. Ce n'est donc pas l'inscription d'un *martyrium*, mais celle d'un baptistère.

Un baptistère existait nécessairement à Héliopolis, siège d'un évêché depuis la première moitié du 4<sup>e</sup> siècle, si l'on en croit Eusèbe, selon qui Constantin installa, dans cette ville des démons, une église constituée, avec évêque, prêtres et diacres <sup>(1)</sup>. Il est vrai que, selon Eusèbe encore <sup>(2)</sup> et selon Sozomène <sup>(3)</sup>, Constantin fit construire à Héliopolis la première église chrétienne, en un terrain nécessairement situé en dehors des sanctuaires païens toujours en usage; le baptistère, peut-on penser, devait être joint à cette première cathédrale <sup>(4)</sup>. L'histoire monumentale des premiers siècles chrétiens à Baalbek est trop peu connue: textes byzantins ou arabes mentionnent des édifices que l'on ne peut localiser; les vestiges archéologiques sont pour la plupart insignifiants. Il ne serait pourtant pas téméraire, en l'état actuel de notre documentation, de considérer la basilique du 5<sup>e</sup> siècle située dans la cour carrée du sanctuaire de Jupiter héliopolitain comme l'église principale, et l'église épiscopale, de Baalbek à cette époque: un baptistère avait donc dû lui être annexé. Il ne semble pas qu'on en ait retrouvé des traces <sup>(5)</sup>; mais sur cette « acropole » utilisée pendant plus d'un millénaire comme citadelle, les installations caracté-

---

des panégyriques de s. Basile (ou attribué à s. Basile) pour s. Barlaam et pour les Quarante martyrs (PG, 94, col. 1261 et 1360 et 1361). — Voir A. GRABAR, *La Peinture Byzantine* (Skira, 1953), p. 23-24: *martyria* et baptistères ont peut-être été décorés de peintures avant les églises proprement dites.

<sup>(1)</sup> EUSÈBE, *Vita Constantini*, III, 58.

<sup>(2)</sup> EUSÈBE, *ibid.*

<sup>(3)</sup> SOZOMÈNE, *Hist. eccl.*, V, 10.

<sup>(4)</sup> On trouvera les principales références littéraires et archéologiques sur les baptistères antiques dans l'article déjà cité (notre n. 6, p. 172) de F. W. DEICHMANN, *Reallexikon für Antike und Christentum*, Bd. I, 1950, col. 1157-1167 (col. 1165, liste des baptistères paléochrétiens de Syrie et de Palestine).

<sup>(5)</sup> Il n'en est pas question dans la publication des fouilles allemandes; voir *Baalbek*, II... cité dans notre n. 1, p. 170.

ristiques d'un baptistère ont pu disparaître (1). Le seul indice que nous ayons maintenant de son existence est l'inscription jadis sauvée par Conder, si les parallèles patristiques ont permis d'en esquisser une interprétation exacte.

Les inscriptions chrétiennes de Baalbek sont trop rares pour que l'on ne souligne pas la valeur de celle-ci. Seule, dans son état pourtant fragmentaire, elle évoque de façon concrète la victoire du christianisme à Héliopolis, malgré la longue résistance des païens (2). Après bien des persécutions, l'inscription du « temple rond » proclamait que le Christ est vainqueur par sa croix, *Χριστὸς τούτῳ + νικᾷ*; l'inscription de l'« acropole » fait surgir à nos yeux, dans le sanctuaire même des dieux morts, la blanche théorie des nouveaux baptisés qui, dans la nuit pascale, montent de la cuve baptismale en portant en main un cierge allumé.

Jean-Paul REY-COQUAIS

(1) Pour dégager le sanctuaire païen, les Services archéologiques français, en 1932, se sont résolus à déblayer tous les vestiges des installations ultérieures, et toute recherche est désormais interdite sur les constructions chrétiennes de l'« acropole ».

(2) Sur le christianisme à Baalbek, on peut consulter *Baalbek*, II, p. 149-151, et les articles de E. HONIGMANN, *Realencyclopädie*, Suppl. IV, 1924, s.v. *Heliupolis*, col. 718-723, et de O. EISSFELD, *Reallexikon für Antike und Christentum*, Bd. I, 1950, s. v. *Baalbek*, col. III4-III7.